

INTRODUCTION

UN PROJET MULTIPOLAIRE

L'ensemble territorial gouverné depuis Naples par une famille issue de la Maison de France entre 1266 et 1442 représente une construction politique et intellectuelle qui a répandu l'influence française de la Méditerranée occidentale à la Grèce et au Danube, par les Balkans jusqu'en Pologne et en Orient, puisque les rois de Naples portaient le titre prestigieux de « roi de Jérusalem ». La diffusion de structures politiques et administratives aussi bien que celle de la langue française écrite partout où le pouvoir angevin s'appliquait, et parlée dans les capitales et les cours de ses royaumes au moins dans la première phase de son histoire, le démontre hautement. Et son rayonnement s'est prolongé au-delà dans le domaine de l'art et de l'architecture. En Hongrie, en Pologne comme à Naples ou en Morée, le gothique français en porte témoignage. Au cours de ces deux siècles ont commencé à se tisser des liens parfois contradictoires, qui évoluèrent par la suite, sans jamais se distendre complètement, entre la France et l'Europe centrale, orientale et méridionale. L'initiateur de cette réalisation fut Charles de France, fils du roi Louis VIII, frère du roi saint Louis, comte d'Anjou et du Maine, comte de Provence et seigneur de Forcalquier, roi de Sicile et de Naples, roi de Jérusalem (O.G.2, 20, 199-226).

Charles I^{er} d'Anjou n'en reste pas moins une figure méconnue, victime d'une image sévère et antipathique par contraste surtout avec les deux grandes figures qui le précèdent, saint Louis et Frédéric II, mais aussi avec celle de son petit-fils Robert le Sage. On a du mal à apprécier l'œuvre pionnière et décisive de celui qui a fait la première avancée significative de la France en Méditerranée. L'épisode spectaculaire des Vêpres Siciliennes a aggravé le discrédit d'une politique dont les effets

tenaient plus au malaise qui couvait depuis longtemps en Sicile qu'au pouvoir français, tout étranger qu'il fût. Si vigoureux et authentique qu'il ait été, le nationalisme sicilien n'a jamais, ni avant ni après la période angevine, réussi à s'imposer. Le rejet de l'Angevin peut également paraître l'effet des ambiguïtés d'une politique pontificale tour à tour portée à le soutenir et à le poursuivre de ses invectives. Cela ne suffit sans doute pas à tout expliquer de la situation catastrophique dans laquelle se trouve le royaume à la mort de Charles I^{er} en 1285.

Que son fils et successeur, le prince de Salerne devenu Charles II, ait réussi, grâce à l'action énergique des papes Honorius IV et Nicolas IV, à conserver le trône de Naples en son pouvoir, et à redresser la situation par une série de compromis qui était peut-être plus une habile façon de se placer dans la durée, en usant de patience et de persévérance, que le signe d'une faiblesse contrastant avec l'énergie paternelle, n'a pas suffi à éclairer son image. Le surnom de « Boiteux » qui lui fut attribué y a été pour beaucoup. On peut ainsi comprendre la place restreinte qu'il occupait dans l'historiographie jusqu'à il y a encore peu de temps (ÉK 3). Redonner à ce règne une place plus conforme à ce qu'il a été n'est que justice. Non seulement Charles II a réussi à maintenir les droits symboliques de la couronne de Naples sur la Sicile, mais il a aussi limité le recul angevin dans les Balkans et consolidé les liens tissés par son prédécesseur avec la Hongrie. Toute l'expérience acquise par le prince de Salerne au côté de son père au cours des dernières années du règne de celui-ci et pendant la pénible captivité qu'il dut subir et qui l'a certainement endurci, est pour beaucoup dans ce redressement.

Débuté sur une équivoque lourde de conséquences du fait des revendications litigieuses exprimées par Louis de Hongrie se réclamant des droits sur le trône de Naples de son grand-père Charles-Martel, lui-même petit-fils de Charles I^{er} d'Anjou, le long règne de Robert le Sage est certainement la période la plus faste de la dynastie angevine. En bénéficiant des efforts de consolidation du royaume consentis par son père, mais sans doute aussi par tempérament, Robert parvint à se construire une image de sagesse et de modération qui ne pouvait que resplendir dans l'Italie du XIV^e siècle troublée par les conflits qui depuis longtemps faisaient rage entre Guelfes et Gibelins. Qu'on ait parlé de lui

comme d'un Nouveau Salomon a été retenu par l'historiographie (ÉK3), Robert n'en prit pas moins les armes quand il considérait qu'il avait à le faire, sans que cela portât atteinte à sa réputation de grand mécène protecteur des arts, comptant parmi ses familiers les sommités de la culture, ceux par qui s'élabora le premier humanisme européen, qu'il s'agisse de Boccace, de Pétrarque et de bien d'autres savants et artistes.

La crise de succession ouverte par la mort de Robert en 1343 constitue le premier accroc majeur dans l'histoire d'une famille régnante qui en avait pourtant déjà subi bien d'autres. On peut y voir le revers d'un projet grandiose fondé sur l'ouverture vers l'est initié par Charles I^{er}. En effet, en introduisant une branche hongroise dans l'arbre angevin, le premier roi de Naples avait ouvert la voie aux débordements des ambitions et aux rivalités les plus échevelées par lesquels s'amorça l'agonie du royaume. Les remous qui s'ensuivirent affectèrent lourdement le règne de Jeanne I^{re}. Fille de Charles de Calabre prématurément décédé, elle avait été élevée par son grand-père avec la plus grande sollicitude, puisqu'elle était la seule qui lui restait de ses descendants pour assurer la continuité dynastique. Alors qu'elle n'avait que dix-sept ans, elle eut à assumer cette mission dans des conditions d'autant plus scabreuses qu'elle fut mêlée de très près à l'une des plus fortes secousses qui ébranlèrent l'Occident chrétien dans la deuxième moitié du XIV^e siècle : le grand schisme (1378-1417). Les péripéties d'une violence inouïe qui entourèrent ce règne, long de 39 ans (1343-1382), les quatre mariages contractés par la reine, associant des mobiles affectifs à des intrigues de toutes sortes, ont donné libre cours aux imaginations les plus romanesques. Il inspira aussi une œuvre de grand souffle qui nous offre un tableau saisissant de la vie politique et sociale de cette époque (ÉL10).

Tout porte à considérer qu'avec le règne de Jeanne I^{re} s'achève le cours de la dynastie angevine en ligne directe. Dès Charles II, l'italianisation avait pris le pas sur l'origine française de la dynastie. Depuis 1290, le comté d'Anjou était aux mains des Valois. Même Louis d'Anjou, pourtant adopté par Jeanne I^{re}, était Valois d'ascendance. La période qui suit le règne de Jeanne, 1382-1442, n'est donc qu'un long processus d'effritement du projet conçu par Charles I^{er} d'Anjou. Les différents protagonistes qui se disputent un trône chancelant, Louis I^{er}, Charles III,

Louis II, Ladislas s'épuisèrent en vains combats et en chassés-croisés brouillons. Le règne de Ladislas eut tout de même pour issue de laisser la couronne à Jeanne II qui, en dépit des menaces, permit au règne angevin de se maintenir avec un soutien de plus en plus distant de la papauté. L'appel à René d'Anjou ne suffit pas à renverser une situation de plus en plus favorable aux Aragonais, dont l'emprise sur la Sicile ne s'était jamais vraiment démentie depuis la révolte de Palerme.

Toutefois, malgré les déboires qui affligèrent sa succession, la dynastie angevine marque un temps fort de l'histoire d'une Italie qui continuait à être le centre de gravité de l'Europe, entre Moyen Âge et Temps modernes. L'intervention française mettait en évidence la forte attraction vers la Méditerranée qui avait conduit saint Louis à Aigues-Mortes et son cadet à Naples. Elle devait avoir toutes sortes de prolongements de François I^{er} à Louis XIII. Par ailleurs, l'essentiel de ce qui reste de cette vaste entreprise visant à ordonner un ensemble, hétérogène par bien des aspects mais qui ne manquait pas d'atouts, par sa position de charnière sur l'axe Adriatique entre l'Occident latin et l'Orient hellénique fortement slavisé, pour stimuler un brassage culturel d'une grande originalité, s'inscrit dans la problématique majeure de la diversité européenne à la recherche de son identité (ÉL13).

La synthèse fondamentale d'Émile Guillaume Léonard (ÉL11) dont on dispose sur l'ensemble de la dynastie a relancé les études angevines et suscité un foisonnement de productions qui invite à une réflexion sur un thème de si vaste ampleur.

PREMIÈRE PARTIE

CHARLES D'ANJOU LE FONDATEUR

Prise dans la tourmente des événements qui ponctuent la trame de l'histoire de la dynastie angevine particulièrement brouillée au XIV^e siècle par les conflits entre Anjou et Duras, l'image de Charles I^{er} s'est peu à peu estompée dans l'historiographie post-médiévale. Elle reprit une vigueur particulière à la fin du XIX^e siècle dans le contexte des tensions nationalistes qui surgirent entre la France et l'Allemagne à la veille de 1914. Pour les Italiens et notamment pour le grand Amari, dans le contexte du *Risorgimento* et de l'émergence d'une conscience nationale sicilienne longtemps larvée, c'est la révolution des Vêpres qui a servi de support à l'expression d'une condamnation des exactions françaises, le plus souvent formulée sur le mode pamphlétaire. Les positions se sont fortement atténuées depuis.

Pour mieux cerner le rôle du premier Angevin face à l'extraordinaire complexité du contexte politique italo-méditerranéen, les travaux approfondis sur sa personnalité et son œuvre ne manquent pourtant pas mais ils ne donnent que des vues ponctuelles et dispersées. Après des ouvrages anciens (L8 ; Q2), il fallut attendre une longue période au cours de laquelle parurent de nombreux travaux de fond importants sur le premier règne angevin (B2 ; C1 ; M11), pour qu'une étude globale et renouvelée de ce règne nous soit proposée (D7).

CHAPITRE 1

L'ACCOMPLISSEMENT D'UNE CARRIÈRE

C'est par une suite de circonstances que rien ne liait particulièrement, que, à peine âgé de vingt ans, le jeune Charles commença à voir se dessiner un avenir politique jusque-là bien imprécis. Confronté à des engagements contradictoires qui auraient pu le déconcerter, il sut y faire face, en assumant pleinement les responsabilités qui lui incombait.

LA MARCHE AU POUVOIR

L'ascension politique du jeune prince était loin d'être prévisible. Dernier-né d'une longue lignée de onze enfants, ses chances d'accéder au trône de France étaient à peu près nulles. D'ailleurs, son père Louis VIII, qu'il n'a pas connu, avait prévu pour lui une carrière ecclésiastique. Toutefois, avait été inscrit dans le testament royal que, si l'un de ses frères venait à disparaître, Charles recevrait un apanage à sa majorité, sans quitter la vie laïque. Jean, comte d'Anjou, étant décédé à l'âge de

huit ans en 1227, Charles lui succéda en titre, et l'apanage d'Anjou, son annexe du Maine et diverses dépendances lui furent remis, lorsqu'il eut vingt ans, par son frère le roi Louis, le 27 mai 1246 à Melun.

La Provence, une étape décisive

En épousant Béatrice, fille et héritière de Raymond Béranger V, à Aix, le 31 janvier 1246, Charles d'Anjou obtint le titre de comte de Provence (ÉS6). Cet événement est dans le prolongement de l'union des lignages de France et de Provence réalisée par le mariage de Louis IX et de Marguerite, sœur aînée de Béatrice. Romée de Villeneuve semble avoir joué un rôle important dans les deux circonstances. Représentant d'une famille de notables au service du comte Béranger, seigneur de Vence, il reçut les droits seigneuriaux sur Nice et Grasse en récompense de la répression qu'il avait dirigée contre la révolte de Nice en 1229-1231. Homme de confiance de Béranger, il avait participé aux négociations qui aboutirent au mariage du roi de France avec Marguerite de Provence. Tuteur de Béatrice désigné par Béranger, il s'entremet dans les négociations qui menèrent au mariage de celle-ci avec Charles. Il mourut en 1251, ouvrant une longue lignée de seigneurs de Vence, dont un des représentants fut grand maître de l'ordre des Hospitaliers au XIV^e siècle (ÉS2 ; B9 : T2).

Du fait des rivalités qu'avait suscitées l'héritage de Provence en mettant sur les rangs le fils de Frédéric II, Conrad, le vieux comte de Toulouse, Raymond VII, et Pierre, le jeune héritier d'Aragon, contre le dernier-né de la famille de France, soutenu par le pape Innocent IV sur la demande de sa mère Blanche de Castille, on ne s'étonnera pas que le choix porté sur le jeune comte d'Anjou par la comtesse de Savoie, la mère de Béatrice, ait provoqué bien des éclats. Mais si le mariage de Charles et de Béatrice n'eut pas le caractère romanesque que lui a inventé Adam de la Halle dans son poème *Sur le roi de Sicile* (V 7, VII-VIII-IX), il n'avait rien de contestable. Il ne scellait rien de plus que le succès d'une stratégie contre d'autres, et c'est plus le dépit que le sentiment de l'iniquité qui jaillit de la plume des troubadours provençaux dans leurs sirventès rageurs, contre celui qu'ils considérèrent comme s'étant

emparé illégitimement du comté de Provence. Dans ces conditions, la prise en main du pouvoir se fit avec énergie. Charles vit d'un coup d'œil le parti à tirer de cette province et les moyens nécessaires pour y parvenir. Dès qu'il le put, il entreprit de faire dresser la liste des droits comtaux laissés en déshérence par ses prédécesseurs, procédant en cela avec une méthode rationnelle, dont les Capétiens ont si souvent fait preuve et, en particulier, Louis IX dans ses enquêtes dans le royaume de France (ÉQ117-207).

Il s'en faut de beaucoup que la mainmise du Capétien sur le comté de Provence ait été bien accueillie dans le pays. Immédiatement Arles, Avignon et surtout Marseille se constituèrent en républiques sur le modèle podestale italien pour bien affirmer leur volonté d'indépendance.

En 1246, Charles s'absenta pour recevoir la chevalerie et l'investiture de ses comtés d'Anjou et du Maine. L'agitation anti-angevine en profita pour se répandre jusqu'à Forcalquier, attisée par la comtesse de Savoie, Béatrice, veuve de son prédécesseur Raymond Béranger V. Celle-ci n'hésitait pas à réclamer l'usufruit de la succession de son défunt époux. Elle tenait le comté de Forcalquier et le Gapençais qui servait de base arrière à la rébellion provençale. Dans le même temps, Barral, seigneur des Baux, prenait la tête de la coalition des cités en révolte. Charles fut empêché de parer à ce danger par la préparation de la croisade lancée par son frère et à laquelle il prit une part active. Il fit donc un compromis provisoire avec Béatrice.

La croisade de 1248

Les deux frères et leurs épouses s'embarquèrent à Aigues-Mortes. La régence de France fut laissée à Blanche et celle de Provence à Béatrice de Savoie. L'expédition commença mal. Charles fut atteint de la fièvre à Chypre. Béatrice y accoucha d'un enfant qui mourut presque aussitôt. À peine débarquée en Égypte, l'armée française dut affronter les Sarrasins à Damiette. Charles se battit vaillamment en dépit de son état. Après la victoire, il reçut le commandement du camp. Ce fut la première occasion pour ce prince de prendre des initiatives et d'y affiner un sens tactique que les récits de Joinville permettent d'apprécier en dehors